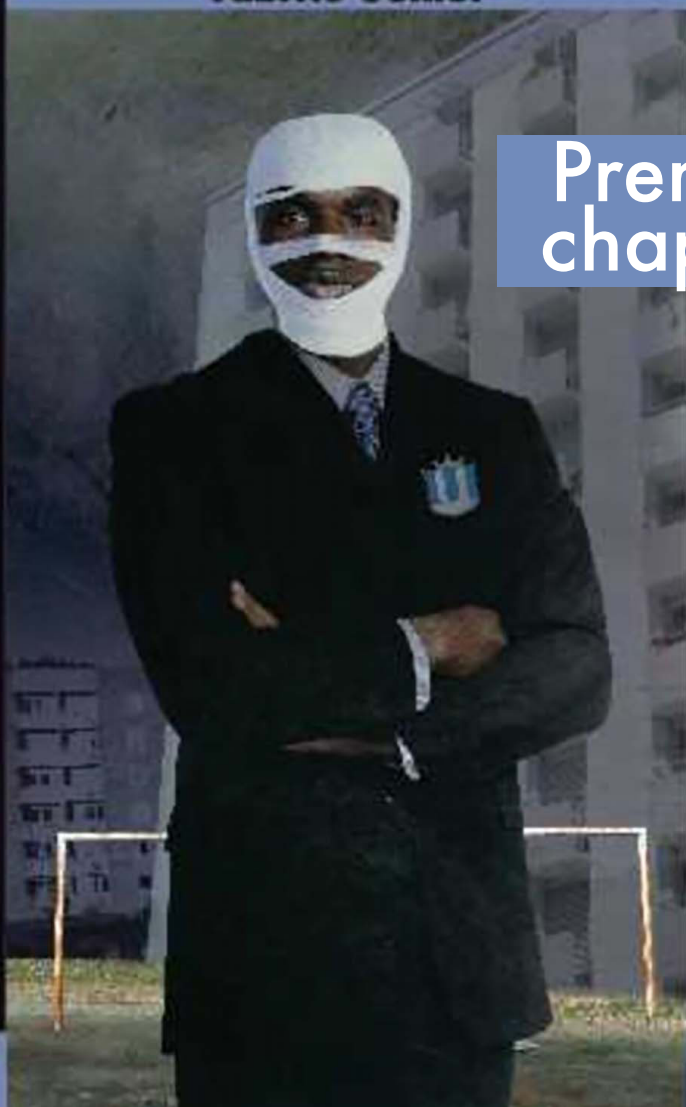


LES LOIS DE LA CITÉ

Fabrice Guillet

Premier
chapitre



Du même auteur :

L'après 14 juillet (Le Lamantin, 2008)

Terre inconnue (Le Lamantin, 2010)

© Le Lamantin, 2014
www.leramantin.fr
ISBN : 979-10-92271-04-1

Fabrice Guillet

Les lois de la cité



Le Lamantin

La nuit n'était pas encore complètement tombée, la chaleur du mois de juin incitait à traîner encore un peu dehors, au lieu de s'enfermer dans un appartement à la promiscuité étouffante. Une partie de foot se déroulait à la lumière des réverbères sur le terrain d'asphalte, entouré de hauts grillages, au milieu des immeubles qui formaient la cité. Parmi les jeunes habitués qui finissaient inlassablement là leur journée, se trouvait Ousmane Diallo. Enfant du quartier lui aussi, il avait cette particularité d'être devenu footballeur professionnel. Il évoluait plus souvent dans des stades entourés de gigantesques tribunes que sur ce revêtement délabré. Une bonne vingtaine de spectateurs s'était installée sur l'herbe pelée qui jouxtait le terrain. Des commentaires, souvent chambreurs, fusaient à chaque action, autant de la part des joueurs que du public.

Sur le parking quelques mètres plus loin, trois garçons discutaient et s'apostrophaient au son de la musique d'un téléphone portable. Tous les bruits se mélangeaient, paroles des joueurs, musique, circulation automobile ou éclats de voix s'échappant des fenêtres ouvertes, voire des postes de télé.

Younès observait la scène de loin. Il cherchait surtout une idée pour entrer dans un des immeubles sans être remarqué.

Il n'avait aucune envie de devoir s'arrêter pour discuter, et surtout répondre aux questions que ses copains, voisins, connaissances du quartier, ne manqueraient pas de vouloir lui poser. Il savait qu'il n'avait pas grand-chose à craindre des fenêtres. À part pour y fumer une cigarette, on s'en approchait rarement et surtout pas pour prêter attention à ce qui se passait dehors. Le garçon fit un tour, son gros sac de sport à l'épaule. Il marchait tête baissée, ressassant non pas tant son échec que la façon dont il aurait à l'avouer. Il n'était pas prêt et c'était bien pour cela qu'il devait être discret.

Il parvint enfin à s'approcher de la porte sans être vu. Il pénétra dans l'immeuble, déjà content d'avoir évité le premier rideau défensif. Le hall était vide. C'était l'été, ses occupants nocturnes habituels étaient de sortie. Younès supposa que le gardien devait faire partie du groupe de spectateurs qui regardait jouer les footballeurs. Il put donc s'engouffrer dans l'ascenseur sans être repéré. Il pressa le bouton du onzième étage. Il sourit en sentant une odeur qu'il estima être celle d'oignons frits. Comment avait-on réussi à concevoir ces immeubles à tel point que les senteurs de cuisine arrivaient à imprégner jusqu'aux endroits les plus improbables ?

Arrivé à destination, il s'engagea dans le couloir, frappa à l'une des premières portes et attendit qu'on lui ouvre. Ici aussi, les sons et les odeurs se répandaient sans gêne. Devant la porte d'un appartement, plusieurs paires de chaussures de tailles différentes attendaient sagement que leurs propriétaires viennent les enfiler pour sortir.

Alors que Younès commençait à redouter de ne trouver personne et donc de devoir rebrousser chemin en quête d'une solution alternative, la porte s'ouvrit. Une jeune fille apparut dans l'embrasure, les cheveux en bataille, les yeux embarrassés par la lumière crue du néon du couloir. Elle était pieds nus, portait un ample t-shirt et un pantalon de jogging qu'elle venait d'enfiler à la hâte.

– Je te réveille ? s'étonna Younès.

– Je commence tôt demain, se justifia Marianne.

– Je peux dormir chez toi ? J’ai besoin d’un endroit où passer la nuit.

La jeune fille resta un instant silencieuse, réfléchissant aux sous-entendus contenus dans la question. Son ami lui demandait de l’héberger alors même que ses propres parents vivaient dans l’immeuble voisin. Ce n’était pas innocent. Elle décida toutefois de ne faire aucune remarque sur le sujet. Elle se contenta d’ouvrir la porte et s’effaça pour laisser entrer Younès.

Celui-ci franchit la très courte entrée pour pénétrer dans l’appartement. Les deux amis ne se firent pas la bise et n’échangèrent aucun signe de proximité. Ils n’avaient jamais été sensibles à ces marques d’affection et s’en passaient facilement.

Le séjour était sombre et les seuls éclairages émanaient des lampadaires de la rue ainsi que d’une faible lueur provenant de la chambre. Marianne n’avait pas menti, elle dormait vraiment. En passant devant la porte ouverte de la cuisine, Younès jeta un œil sur l’affichage digital du four à micro-ondes. Il était à peine vingt-deux heures.

– Pose tes affaires ici, on va ouvrir le canapé.

– Désolé de débarquer comme ça.

– Tu m’expliqueras ça demain.

Quelques minutes plus tard, le jeune homme se retrouvait seul dans le salon. Marianne était repartie dans sa chambre, dont elle avait fermé la porte. Younès avait allumé la télé en laissant le son au niveau le plus faible pour ne pas déranger son hôtesse. Le pouce constamment sur la télécommande, il était incapable de trouver un programme capable de le distraire. Il finit par couper le son et mettre en marche la radio sur son portable, le casque sur la tête. Du rap en soupe dans les oreilles, une émission de télé-réalité devant les yeux, Younès s’endormit enfin.

Quand elle se leva le lendemain matin, Marianne prit garde à ne pas éveiller son ami. Il était six heures, l’aube paraissait

à peine. Par la fenêtre du séjour, l'horizon était dégagé, seulement entrecoupé par les tours voisines. Entre celles-ci, le paysage urbain s'étendait sur des kilomètres.

Elle se doucha rapidement dans la minuscule salle de bains encombrée d'affaires qui appartenaient presque toutes à sa mère, puis avala un bol de céréales, debout dans la cuisine.

Au moment de quitter l'appartement, Marianne faillit avoir le réflexe de fermer la porte à double tour avant de se rendre compte qu'elle aurait ainsi emprisonné Younès. Elle n'en fit donc rien. Dans l'ascenseur, son sac poubelle à la main, elle pensa qu'elle ignorait si son ami serait encore présent le soir à son retour du travail. Elle regrettait un peu d'avoir été aussi sèche la veille. Tant pis, elle verrait bien, il était inutile de se retourner la tête pour le passé. Au pire, elle profiterait d'une pause à l'hôpital pour l'appeler. Ou mieux, elle attendrait des nouvelles. Après tout, c'était à lui de faire le geste.

Dans le hall, elle ouvrit la porte du local destiné à l'armée de poubelles géantes dont disposait l'immeuble. Quand Marianne partait travailler aussi tôt, le gardien ne les avait pas encore sorties. La plus proche de l'entrée débordait, comme d'habitude, aussi Marianne dut-elle s'avancer pour en chercher une moins remplie, contournant les sacs que les locataires les moins sensibles à la notion de collectivité s'étaient contentés de déposer sur le sol. Une fois sa mission accomplie, elle s'apprêtait à regagner le hall lorsqu'elle aperçut quelque chose qui différait des objets insolites laissés là par leur propriétaire, voire des rats qu'il lui arrivait parfois de déranger dans leur quête d'un repas. Son cerveau avait capté, mais son œil pas encore, gêné par la pénombre. Elle n'avait pas pris la peine d'allumer la lumière, qui ne fonctionnait qu'un jour sur deux. Après s'être approchée et avoir utilisé l'écran de son téléphone portable pour s'éclairer, la jeune femme se rendit compte que c'était un corps, qu'elle apercevait entre les bennes. Ou plutôt des jambes, a priori masculines, avec un pantalon de jogging et des chaussures de sport. Lorsqu'elle s'avança, Marianne

découvrit un visage tuméfié. La pensée absurde qui traversa l'esprit de la jeune femme était que l'homme avait déjà fait un passage dans la benne d'un camion poubelle. Si c'était le cas, il en était ressorti en bien mauvais état !

Marianne jeta sa poubelle dans la benne voisine, laissa tomber sa besace sur le sol, puis entreprit un examen succinct après avoir lancé avec succès la minuterie. Le blessé respirait. Elle ne pouvait en rester là, tant son visage était touché. Elle sortit du local et appela les secours depuis son portable. Réflexe professionnel, elle n'appela pas un numéro d'urgence, mais l'hôpital dans lequel elle travaillait. Une voix encore ensommeillée lui promit une arrivée rapide, mais l'attente lui fut vite insupportable. Comment rester sans rien faire alors qu'à proximité se trouvait un individu entre la vie et la mort ? Marianne retourna dans le local, arrangea l'espace pour que le blessé bénéficie de davantage d'air. Elle maintint la porte ouverte.

Un voisin finit par descendre. Petit, râblé, le front dégarni, les mains larges, il habitait l'immeuble depuis des années et Marianne savait qu'il travaillait sur des chantiers. Avant même que la jeune fille ait eu le temps d'ouvrir la bouche, l'homme la salua d'un rapide mouvement de tête et fila, sans se demander ce qui causait son trouble et qui l'incitait à rester dans le hall à une heure si matinale. Elle tenta bien de l'interpeller, mais il était déjà dehors, s'éloignant vers la rue d'un pas décidé.

Marianne frappa au guichet donnant sur la loge des gardiens. Après une ou deux minutes, un visage féminin apparut, les cheveux en désordre, les yeux fatigués. Elle sembla rassurée en découvrant qu'elle faisait face à Marianne. Que redoutait-elle à une heure aussi matinale ? Les soucis n'avaient pas d'horaire.

– Madame Belloumi, il y a un blessé au milieu des poubelles, annonça la jeune femme.

La gardienne exprima son incompréhension en secouant la tête. Marianne dut être plus précise. Elle accompagna

également son récit d'un geste du bras en direction du local dont elle parlait.

– Il y a eu un accident ? s'inquiéta Madame Belloumi.

– Non, c'est une agression. J'ai prévenu les secours, ils vont arriver.

La gardienne tourna le regard vers l'horloge murale accrochée au-dessus du bureau.

– Mon mari est parti courir. Il devrait revenir dans vingt minutes. Qu'est-ce qu'on peut faire en attendant ?

– Je ne sais pas. J'ai commencé à faire de la place dans le local pour qu'ils puissent y accéder facilement.

– Et la personne, elle est comment ?

– Inconsciente. J'ai cru qu'il était mort, mais ce n'est pas le cas.

La gardienne se décida et sortit de sa loge, partagée entre la crainte de laisser ses trois enfants encore endormis dans leur chambre et le besoin d'agir. C'était une femme dont les inquiétudes permanentes contrastaient avec le calme et l'optimisme affiché par son époux. Elle était toujours prête, comme son mari, à rendre de menus services dans l'immeuble, ce dont certains abusaient, confondant gentillesse et faiblesse. Marianne avait déjà vu des jeunes faire les malins dans le hall, affichant leur mépris pour le couple de gardiens, jetant du courrier sur le sol, crachant par terre, pour le simple plaisir de les rabaisser.

La femme accompagna Marianne et toutes deux conclurent qu'elles ne pouvaient rien faire d'autre qu'attendre des renforts. Marianne aurait bien commencé à nettoyer les plaies sur le visage de la victime, mais elle redoutait de prendre une mauvaise initiative, qu'on lui reprocherait par la suite. Les minutes qui s'écoulaient, même si elles leur paraissaient interminables, ne changeraient sans doute rien.

L'ambulance tant attendue arriva un quart d'heure plus tard, avec trois personnes à son bord. Marianne regretta de n'en connaître aucun, mais entreprit de leur raconter le peu qu'elle savait.

– Il va s'en sortir ? demanda la gardienne alors que deux hommes préparaient un brancard pour évacuer le blessé.

– Son visage a beaucoup souffert, répondit un des secouristes, un grand type à la barbe blonde. Sans examen complémentaire, on peut difficilement se risquer à évoquer les dégâts à l'intérieur...

– Vous l'emmenez bien à l'hôpital ? intervint Marianne. J'y travaille.

L'homme leva la tête et posa son regard sur la jeune femme, comme s'il la prenait davantage au sérieux après cette assertion.

– Vous êtes infirmière ? vérifia-t-il, dubitatif.

– Aide-soignante... Je suis en formation.

L'homme hocha la tête, comme si l'information lui paraissait plus logique. Le jeune âge de Marianne ne lui donnait visiblement pas une crédibilité suffisante à ses yeux. Déjà habituée au manque de reconnaissance de son métier dans le milieu hospitalier, la jeune fille ne s'en offusqua pas. Elle n'oubliait pas que tout supérieur que s'estimait ce prétentieux, c'était avant tout son appel qui avait peut-être permis de sauver une vie. Elle décida de ravalier son orgueil et de se taire. Elle resta en retrait, ne perdant rien du travail des trois secouristes. Ils ne prononçaient pratiquement pas un mot, se contentant d'échanger les informations les plus importantes. L'un d'entre eux, à la chemise bariolée visible sous la tenue réglementaire, consignait par écrit les éléments qui serviraient au dossier médical du blessé.

Très vite, les secouristes confirmèrent qu'il s'agissait bien d'une agression. Ils communiquèrent alors ces informations par radio.

– C'est bon, la police est prévenue, ils arrivent, annonça à ses deux collègues celui qui faisait le lien avec l'hôpital et les autorités.

Marianne eut un mouvement de recul en entendant ces mots. Elle n'avait pas pensé que les forces de l'ordre seraient prévenues. Entièrement tournée vers l'urgence des soins à

apporter, elle n'avait pas réfléchi aux causes qu'il faudrait déterminer. Elle devrait répondre à des questions alors même qu'elle ne savait rien. Pourtant, elle ne pouvait pas se permettre de patienter plus longtemps et de risquer d'arriver en retard pour une journée de stage. Elle devrait alors se justifier en expliquant qu'elle avait été retenue par la police. Cela ferait mauvais effet, sans aucun doute.

En outre, les interventions des forces de l'ordre dans la cité pouvaient vite dégénérer. Pas question d'être prise dans ce type d'embrouille.

La jeune femme hésita, le temps de trouver comment elle pourrait procéder. Elle se dirigea vers Mme Belloumi, restée en retrait contre la porte entrebâillée de sa loge.

– Il faut que j'aille travailler. Je ne peux pas être en retard.

La gardienne acquiesça, le regard toujours fixé sur les hommes qui contrôlaient les fonctions vitales du blessé, désormais allongé dans le hall d'entrée.

Un locataire sortit de l'ascenseur, des clés de voiture dans une main, un sac à dos dans l'autre. Il esquissa un mouvement de surprise en découvrant le blessé, mais ne ralentit pas. Il quitta l'immeuble sans un mot.

Marianne s'adressa au secouriste qui avait fait la liaison avec l'extérieur. Elle lui expliqua qu'elle devait partir. L'homme ne discuta pas, se contenta de noter ses coordonnées.

– De toute manière, je vous l'ai dit, je travaille à l'hôpital, je viendrai prendre des nouvelles dans la journée.

Après un rapide échange avec la gardienne, elle sortit du bâtiment en direction de l'arrêt de bus. Alors qu'elle attendait son moyen de transport habituel, une voiture de police s'arrêta à l'extérieur de la cité. Lorsque l'autobus arriva enfin, Marianne fut soulagée de monter dedans sans avoir eu à subir un interrogatoire.

Le temps passé auprès du blessé avait été suffisant pour que les premiers embouteillages de la matinée se forment. À son arrivée à l'hôpital, elle était de mauvaise humeur. Elle rejoignit

directement son poste et s'excusa de son retard, consciente qu'il aurait pu être bien plus important.

Vers dix heures, une infirmière vint la trouver alors qu'elle aidait une patiente récemment opérée à parcourir les quelques mètres qui séparaient son lit des toilettes.

– Tu viens dès que tu as fini, lui demanda sa collègue sur un ton qui ne laissait aucune échappatoire.

Marianne hochait la tête en signe d'assentiment. Elle se doutait que la requête était liée à sa découverte matinale. Elle s'attendait à ce qu'on la contacte par téléphone, puisqu'elle avait laissé ses coordonnées. Visiblement, on était déjà remonté jusqu'à elle. Restait à savoir qui.

Elle s'efforça de ne pas montrer sa nervosité à la patiente, puis la laissa après l'avoir raccompagnée jusqu'au fauteuil qui jouxtait le lit.

La jeune femme traversa le couloir sans un regard pour ses collègues ou les malades qu'elle aurait pu apercevoir par les portes ouvertes des différentes chambres du service.

Alors qu'elle approchait du bureau des infirmières, elle vit un homme d'une quarantaine d'années qui parlait au téléphone, vêtu d'un pantalon de costume et chaussé de baskets dernier cri. Elle décela aussitôt l'intrus. Il n'était pas en visite auprès d'un patient, cela se sentait. Il était donc là pour la voir.

Elle ralentit lorsqu'elle arriva à sa hauteur. L'homme l'observa, devina qui elle était et mit fin à sa communication. Il parlait très vite et Marianne n'intégra pas toutes les informations qu'il lui donnait. Tout juste parvint-elle à enregistrer qu'il était policier, d'une brigade judiciaire départementale ou quelque chose comme cela. Elle n'y connaissait rien, elle aurait de toute manière oublié les informations dans les minutes suivantes. Son nom était Dean ou quelque chose qui y ressemblait.

– J'en ai parlé, on peut aller discuter à l'écart.

Marianne ne chercha pas à savoir à qui il avait parlé, ni où il comptait l'emmener. Elle n'avait d'autre option que de le suivre.

Le policier l'entraîna dans la cafétéria de l'hôpital. À cette heure de la matinée, elle était pratiquement vide. À une table, un homme en costume sombre consultait ses mails sur son téléphone portable, une tasse de café posée devant lui. Un peu plus loin, deux femmes en blouses blanches discutaient avec une fatigue apparente. Elles aussi marchaient au café.

– Bien, commença le policier en prenant place sur sa chaise, un carnet à la main. J'aimerais que vous me racontiez ce qui s'est passé ce matin.

Marianne obtempéra, essayant de faire preuve de bonne volonté pour montrer qu'elle ne cachait aucune information. Son interlocuteur prenait de rares notes, ce qui semblait confirmer qu'il n'apprenait rien. Il regarda Marianne quelques instants après la fin de son récit.

– Reprenons quand vous avez trouvé le corps, si vous le voulez bien. Vous alliez jeter votre sac poubelle, vous vous êtes avancée et c'est là que vous avez vu l'homme sur le sol.

La jeune femme acquiesça sans un mot.

– Aviez-vous allumé la minuterie ?

– Non, je ne le fais jamais. Elle est souvent en panne et j'ai le temps de jeter mes ordures avant que le système de fermeture de la porte ne fasse son travail.

– Peu de lumière, donc...

Marianne hochait la tête. L'homme écrivit quelques mots rapides sur la page presque encore vierge et reprit avant de lever les yeux.

– Et après ? Entre le moment où vous avez trouvé le corps et l'arrivée des secours.

– Eh bien, j'ai prévenu la gardienne.

– Et vous êtes retournée dans le local ?

– Oui, je voulais m'assurer que l'homme n'allait pas mourir parce qu'on ne s'était pas assez vite occupé de lui.

– Racontez-moi cela...

Marianne ne comprenait rien aux questions du policier. Que croyait-il ? Qu'elle avait donné des coups supplémentaires à

l'homme au sol ? Il avait l'air de l'accuser de quelque chose, mais elle ignorait ce que cela pouvait être.

Elle entreprit néanmoins de se souvenir avec le plus de précision possible de ce qu'elle avait fait en attendant les secours avec Mme Belloumi.

– En quoi c'est intéressant ? finit-elle par demander.

– Vous avez des nouvelles, depuis que vous êtes partie ?

– Non. Je comptais me rendre aux urgences me renseigner sur la santé du blessé, mais je n'ai pas encore eu deux minutes.

La jeune femme sentit un doute la traverser. La solennité de l'entretien impliquait quelque chose de plus grave que ce qu'elle croyait jusqu'alors.

– Il y a un problème ? Il n'a pas survécu ? Vous pensez que j'aurais dû faire mieux ?

– Non, rassurez-vous, ce n'est rien de tout cela, lui certifia le policier. Je suis passé me renseigner avant de venir vous voir, il devrait s'en sortir sans trop de dommage.

Marianne fut satisfaite, mais seulement l'espace d'un instant. Car il lui manquait toujours l'explication. Où donc le policier voulait en venir avec ces questions sur les temps faibles de sa découverte ? La jeune femme croisa les bras et attendit. Son expressivité naturelle ne laissa aucun doute à son interlocuteur qui reprit la parole :

– Donc, d'après ce que vous me dites, à aucun moment vous n'avez remarqué un deuxième corps.

– Un deuxième corps ! s'exclama Marianne, lâchant les mots un peu trop fort dans l'ambiance morne de la cafétéria. Où ça ? Dans le local aux ordures ?

– Exactement. C'est là qu'on l'a retrouvé quand on est arrivé sur place. Mais pour lui, c'était trop tard...

– Il est mort ?

– En effet.

Marianne reçut l'information comme un choc. Elle comprenait désormais les questions qu'elle venait de subir. À aucun moment elle n'avait imaginé qu'il y ait eu une autre victime.

C'était déjà incroyable de trouver un homme blessé dans le local des poubelles de son immeuble, elle n'aurait jamais eu l'idée de chercher s'il y en avait un deuxième. Après les premières secondes, son inquiétude revint :

– Il aurait pu être sauvé ?

– A priori, il était mort depuis plusieurs heures quand on l'a trouvé, assura le policier.

Il avait bien saisi ce qui troublait la jeune femme et, sans le dire ouvertement, la rassurait au moins sur un point, elle n'aurait pu sauver la deuxième victime. Cependant, elle fut vite rattrapée par un autre aspect de la réalité. Elle avait ignoré un cadavre pour sauver un blessé. Le policier pouvait se demander si elle avait délibérément omis la moitié la plus embarrassante de la situation. Et quand un policier en venait à s'interroger sur vos actions, c'était plutôt mauvais signe.

Marianne regarda l'homme avec une attention nouvelle. Il enquêtait sur les circonstances qui avaient conduit à la mort d'un individu.

– Vous savez ce qui lui est arrivé ? le questionna-t-elle.

– Pas exactement.

– Mais son décès n'est pas naturel ?

– En effet, se contenta-t-il de prononcer à nouveau en la regardant.

La jeune femme laissa échapper un long soupir. Voilà qu'elle se trouvait mêlée à un meurtre commis dans la cité. Elle qui s'efforçait de mener sa barque en restant la plus distante possible des remous liés aux problèmes inhérents à son quartier, elle était rattrapée, qui plus est sur son lieu de travail.

– J'ai besoin de votre aide, lâcha le policier.

Marianne ressentit d'abord une vive surprise, vite surmontée par la méfiance. Aider la police, ça ne se faisait pas dans son milieu. Elle imaginait sans peine les réactions, entre incompréhension et critiques. Non seulement des jeunes, fussent-ils en opposition avec la loi ou non, mais aussi de

sa mère. Celle-ci ne serait sûrement pas la dernière ni la plus délicate pour exprimer son sentiment envers les forces de l'ordre auxquelles il lui arrivait de se heurter.

– Pourquoi ? demanda-t-elle enfin, s'efforçant de masquer sa réticence.

– Ne vous inquiétez pas, il ne s'agit pas de vous montrer avec nous ou de dénoncer quelqu'un. Ça ne sortira pas de l'hôpital. J'aimerais juste savoir si vous pouvez identifier les victimes.

Marianne réfléchit, les yeux fixés dans ceux de l'homme qui lui faisait face. Elle n'avait aucune envie d'être impliquée, c'était une évidence. Cependant, elle se doutait qu'elle n'avait guère le choix. Quelle raison pourrait-elle avancer pour justifier un refus ?

– Je précise, ajouta le policier, qu'il s'agit d'un jeune homme...

Il laissa sa phrase en suspens. Marianne en comprit la raison, il n'avait pas besoin de préciser que l'individu devait avoir plus ou moins son âge et s'il habitait la cité, il s'agissait vraisemblablement d'un voisin, voire d'un ami ou d'un camarade de classe. Le choc pouvait s'avérer violent.

– Vous pensez que vous pourrez le supporter ?

Marianne haussa les épaules. Elle n'avait pas reconnu l'homme qu'elle avait trouvé allongé, elle estimait qu'il était peu probable qu'il en fût autrement pour la deuxième victime. Et elle était plus forte que ce que le policier semblait croire. Grâce à ce qu'elle vivait quotidiennement, pendant ce stage ou en dehors. Cela pourrait expliquer pourquoi il avait décidé de faire appel à une personne aussi jeune pour l'aider.

Un couple s'installa à une table voisine. Le temps passait. La jeune femme pensa à son travail et craignit qu'on ne lui reproche son absence trop longue. Elle n'avait prévenu personne et avait un emploi du temps chargé dans la matinée.

– Il faut que je retourne travailler, commença-t-elle.

– Ne vous inquiétez pas, vos responsables savent que vous êtes avec moi.

Marianne hocha la tête, pas forcément rassurée. On ne pourrait lui reprocher la durée de sa pause, mais il n'était pas bon d'être impliquée. Sa réputation risquait de s'en trouver salie, alors qu'elle cherchait à faire bonne impression depuis le début de son stage à l'hôpital. Elle connaissait les stéréotypes qui stigmatisaient trop facilement les jeunes des quartiers populaires, en fonction d'une provenance géographique ou sociale, et elle redoublait d'efforts pour démontrer qu'elle n'était pas concernée.

– On y va ? proposa le policier.

Marianne acquiesça, comprenant une seconde trop tard qu'il n'était pas question de retourner à son poste de travail, mais plutôt d'aller identifier un corps inconnu.

Sans un mot de plus, le policier l'emmena vers une partie de l'hôpital qu'elle n'avait jamais fréquentée. En attendant l'ascenseur qui devait les emmener dans les profondeurs du bâtiment, il consulta son portable et envoya un bref message.

Marianne baissa les yeux et s'attarda sur les chaussures.

– J'ai des douleurs plantaires, prononça le policier en guise de justification. Je ne supporte rien d'autre.

La légèreté de l'échange ne dura pas. Marianne entra dans une salle qui lui fit aussitôt penser aux séries américaines qu'elle appréciait. Un homme en blouse blanche et cheveux gris était assis derrière un bureau métallique, remplissant consciencieusement une fiche. Impossible de ne pas avoir l'œil attiré par la table sur laquelle un corps reposait.

– Ah, je commençais à me dire que vous aviez changé d'avis, lâcha le médecin au policier.

En prononçant ces mots, il se leva et jeta un regard morne à Marianne. Sa tenue ne laissait aucun doute sur son appartenance au même milieu professionnel, mais il n'en tint pas compte. Le policier et elle-même semblaient être des intrus qui faisaient perdre son temps au médecin.

Depuis le début de sa formation, la jeune femme avait appris à ne plus être trop impressionnée en entrant dans les chambres des patients. On l'avait prévenue qu'elle ne serait sans doute jamais blasée, qu'elle serait toujours atteinte par la souffrance, la détresse, voire la mort, mais qu'elle devait trouver le dosage de recul nécessaire pour pouvoir supporter cela quotidiennement.

Marianne prit une longue inspiration et s'avança pour identifier le corps. Elle le reconnut aussitôt. Non pas qu'elle fût capable de donner un nom, mais elle savait qu'il s'agissait d'un garçon de sa cité. Elle tourna la tête vers le policier qui se tenait juste derrière elle et lui confirma qu'elle en avait assez vu. Elle chercha comment elle pourrait être précise.

– Je ne saurais pas dire son identité. Il est plus vieux que moi, je le croise de temps en temps... Faudrait demander à quelqu'un d'autre.

Elle fit quelques pas pour s'éloigner de la scène, pour revenir dans un monde normal. Un monde dans lequel personne n'avait à identifier le cadavre d'un jeune voisin.

Le policier la raccompagna jusqu'au hall de l'hôpital. Ils n'échangèrent aucune parole supplémentaire. L'homme avait son portable à la main, déjà prêt à transmettre les maigres informations qu'il avait recueillies. Il remercia Marianne et lui promit qu'il reviendrait vers elle très vite, ce dont elle se serait bien passée. Il lui glissa une carte sur laquelle elle put lire son nom. Il s'appelait Dienst et non Dean, comme elle avait cru l'entendre. Elle le regarda sortir en espérant qu'il ne ferait pas demi-tour.

Découvrez la suite du roman

Les lois de la cité

en livre papier

ou numérique

Plus d'informations sur www.lelamantin.fr

ou suivez l'actualité du [Lamantin sur Facebook](#)

© Le Lamantin, mai 2014

Dans la même collection

Basse tension - Jérémy Bouquin

Qu'est-il arrivé à Laurent, le bassiste du groupe punk à succès Vynille Rondelle ? Il a disparu du jour au lendemain, alors que les musiciens étaient isolés pour préparer leur nouvel album.

Pour le remplacer, Kloé est recrutée. Mais la jeune femme ne se contente pas de son rôle officiel. Elle veut en savoir plus, quitte à prendre de gros risques, à la fois pour elle-même et pour sa carrière naissante.

Le dernier debout - Marc Zuber

Parc des Princes, novembre 1989. Marin Malvie, troisième ligne de l'équipe de France de rugby, n'a aucun doute. C'est bien son frère, disparu en mer quinze ans auparavant, qu'il vient d'apercevoir dans les tribunes.

Marin va alors se lancer à la poursuite de son passé, des ruelles de la Butte Montmartre aux côtes escarpées de l'île d'Yeu, pour comprendre pourquoi sa vie s'est construite sur un mensonge. Il n'imagine pas les dangers auxquels il s'expose.

Terre inconnue – Fabrice Guillet

L'ancien navigateur Patrick Madec disparaît en mer dans des conditions mystérieuses. Son fils Erwan, guitariste du groupe Santo Subito, revient alors dans le village qu'il a quitté à l'adolescence. À peine arrivé, il découvre que son père n'était pas tel qu'il se le représentait.

Erwan se lance dans une enquête périlleuse, au cours de laquelle il va côtoyer une ostéopathe protectrice de la biodiversité, une ancienne petite amie devenue gendarme, un musicien chargé de l'hivernage des bateaux, ou le sosie d'un chanteur décédé.